

Des hommes et des épidémies

Anne LEBLANC



Peu de place pour le regard historique sur la crise sanitaire actuelle. Et pourtant...

Quelques articles dans la presse et sur le site de l'Université catholique de Louvain¹ sont éclairants. De la peste d'Athènes de 430 à 426 avant J.-C. à la pandémie actuelle, l'humanité a toujours résisté pour ne pas disparaître. Ainsi, une bactérie a tué plus d'un tiers de la population mondiale entre 1347 et 1353 et le choc viral et bactérien lors de la colonisation de l'Amérique a fait mourir de 50 à 60 % des autochtones. Il y a cent ans, la grippe injustement nommée espagnole frappait en trois vagues successives toutes les régions du monde. La Belgique ne fut pas épargnée. Mais la deuxième vague, la plus mortelle, sévissant à la fin de la Première Guerre, fut « historiquement » oubliée pendant le XXe siècle, parce que le récit de la victoire primait sans doute sur un drame qui n'avait finalement aucun sens. La mémoire collective a remplacé ce déni historique. La tragédie, frappant aveuglément les plus jeunes de tous les milieux sociaux, est restée dans les histoires familiales. Quand les historiens se sont emparés de la question à la fin du XXe siècle, ils ont conclu que la maladie, plus meurtrière que la guerre, avait tué plus de 50 millions de personnes.

Des maladies qui voyagent avec les hommes

Virus et bactéries se sont toujours mondialisés grâce aux déplacements et surtout aux échanges commerciaux. Les guerres ont aussi favorisé l'expansion des épidémies, en Grèce antique comme en 1918. La Peste noire serait venue de Chine où elle a décimé la population en passant par les voies du commerce international. Rien de bien neuf, si ce n'est la rapidité actuelle de la diffusion.

Désarroi des autorités et désaccords des scientifiques

L'ennemi invisible suscite la peur. Celle-ci est d'autant plus importante que les populations sont confrontées simultanément au désarroi des autorités publiques et aux désaccords des scientifiques. Il n'y a quasi aucune action du pouvoir royal pendant la grande peste, si ce n'est de se retirer dans ses propriétés pour se protéger laissant un sentiment d'abandon réel au peuple. Ce n'est qu'après la pandémie de 1918-1919 que la France instaure un ministère de la santé. Plus déstabilisant encore, **Benjamin BRULARD**² décrit les désaccords des médecins sur la manière de traiter la grippe espagnole. Les propositions de remèdes parfois des plus farfelus diffusés dans la presse révèlent l'absence de consensus scientifique. On évoque déjà l'utilisation de la quinine et certains estiment que le tabac a des effets protecteurs. Plus original : boire un jaune d'œuf dans un verre de champagne. En Suisse, on suggère de consommer des oignons et d'arroser les rues avec du désinfectant. Émerge aussi l'espoir d'un vaccin qui ne viendra jamais et la proposition d'extraire le sang des malades pour réinjecter le sérum ainsi obtenu. On le voit, les débats actuels, souvent virulents entre scientifiques ne sont pas nouveaux. **Jean-Marc FERRY** rappelle que **Louis PASTEUR**, contesté par ses collègues, fut contraint de démissionner de l'École normale supérieure. Ce savant craignait tant la contagion qu'il refusait de serrer les mains. Cette attitude socialement inconcevable lui coûta un poste lors d'une campagne électorale. En 2013, une partie de la communauté scientifique estimait que la mondialisation nous protégerait de toute pandémie. Face à la propagation internationale, la gestion planétaire (y compris avec le régime dictatorial chinois) de la pandémie permettrait son éradication rapide.³

Fausse nouvelles et bouc émissaire

Au Moyen Âge comme aujourd'hui, la population désemparée veut comprendre. Entre absence d'information jadis et surabondance aujourd'hui, le phénomène semble identique : il faut une réponse

quittée à trouver des boucs émissaires. Certes, les animaux sont responsables : rats et puces pour la peste ; chauve-souris et pangolin pour le COVID-19. Mais les hommes accusent toujours les autres hommes. Dès l'époque médiévale, les Juifs étaient toujours les coupables désignés y compris des épidémies jusqu'à être massacrés. Les théories complotistes sont une constante. Pour certains, en 2009, la grippe H1N1 était le fruit d'un complot de l'OMS et des industries pharmaceutiques. Les « fake news » ne sont pas l'apanage de nos sociétés numériques. Pas plus que la délation, phénomène des communautés en guerre contre un ennemi visible ou invisible et que l'on a vu de nouveau à l'œuvre ces dernières semaines.

Des mesures similaires

On ne peut que remarquer la similitude des mesures sanitaires à travers le temps. Le confinement est une adaptation des quarantaines des marins depuis l'Antiquité, des lazarets ou des maladreries du Moyen Âge. Alors que personne ne connaît encore la diffusion microbienne, au XVIII^e siècle, le costume du médecin de peste couvre la totalité du corps avec un masque en forme de bec. En 1918, les rassemblements sont interdits, comme l'usage du tramway. Les écoles sont fermées, même si cette fermeture est liée à l'absence des élèves et des professeurs, premières victimes.

Le deuil et l'oubli

Le XX^e siècle ne fut pas seulement marqué par l'épidémie de la grippe espagnole. Notre pays fut aussi touché, en 57-58, par la grippe asiatique qui a fait entre 1 et 4 millions de morts dans le monde et, en 68-69, par la grippe de Hong-kong dont le bilan est estimé à 1 million de décès. Ces deux événements n'ont laissé aucune trace dans la mémoire collective. Il faut reconnaître qu'aucune mesure particulière n'avait été prise pour les juguler. Confrontés au Covid-19, est-ce notre rapport à la mort qui a changé ? Avons-nous oublié la dimension tragique de toute existence humaine comme le dit l'historien **Stéphane AUDOIN-ROUZEAU** ? Dans le mémoire de B. BRULARD, on constate pourtant les similitudes entre

hier et aujourd'hui : impossibilité de respecter les rites funéraires parce qu'il y a trop d'enterrements et cruelle solitude des familles dans leur deuil à cause de la peur de la contagion. Avec ce deuil impossible, ajouté à la perte des victimes de la guerre, dans une forme de résilience, la société s'est reconstruite après la victoire.

Un autre monde après l'épidémie ?

On le lit un peu partout, rien ne sera plus comme avant après la crise du coronavirus. Si les épidémies peuvent marquer les imaginaires collectifs, si elles peuvent faire basculer un temps les économies, on ne peut pas affirmer qu'elles modifient rapidement l'organisation sociale. Certes, la peste noire a fait disparaître une grande partie de la population et les rapports de force entre propriétaires terriens et main d'œuvre ont été modifiés. Le servage a ainsi progressivement disparu. Mais en 1918-19, tout le corps médical a lutté contre le mal et les infirmières ont payé un lourd tribut à la maladie. A-t-on reconnu l'importance de ce corps professionnel essentiellement féminin ? Que constate-t-on cent ans après ? Quels enseignements tirer de tout cela ? N'est-ce pas avant tout une grande leçon de modestie pour nos sociétés oubliées de leurs multiples fragilités ? ■

1. CLAIRAY (P), Épidémies et pandémies : quelles leçons de l'histoire?, Sciences Humaines, collection d'articles web, avril 2020.

DEBRUYNE Emmanuel, La grippe espagnole de 1918 suscitait-elle la même peur que le CoronaVirus?, 2020 sur le site de l'UCL : <https://uclouvain.be/fr/decouvrir/le-coronavirus.html>

« Comme dans une guerre, une parenthèse s'est ouverte qui ne se refermera jamais », interview de Stéphane AUDOIN-ROUZEAU par Aurore VAUCHELLE dans La Libre Belgique, 23 avril 2020

« La montée d'un scientifiquement correct donne à craindre pour la liberté de la recherche » interview de Jean-Marc FERRY par Bosco d'Otreppe dans La Libre Belgique, 29 avril 2020

LAMFALUSSY (C.), Il y a 50 ans, la grippe de Hong-kong frappait la Belgique dans l'indifférence générale, Le Soir, 20 avril 2020.

2. BRULARD B., La grippe espagnole en Belgique occupée (1918-1919) : analyse épidémiologique et étude de l'imaginaire et de la perception de l'épidémie à travers les carnets de guerre, 2017-2018 (mémoire de master en Histoire, dir. Emmanuel Debruyne & Sophie Vanwambeke).

3. DAGORN (R.-E.), La pandémie qui vient, Sciences Humaines, juillet 2013.